

Romantique

Il est plaisant de se laisser porter par la plume de Corinne Morel Darleux. Son récit *Alors nous irons trouver la beauté ailleurs* entremêle sensations de voyages, notamment en Inde, réflexions littéraires – avec beaucoup (trop ?) de références – et interrogations politiques sur notre impuissance à changer le monde alors que celui-ci se défait sous les coups de la crise écologique. Cette partisane de la décroissance nous invite à une « gymnastique des conflits », définie comme un va-et-vient entre mise en retrait de « l'anormalité du monde » et engagements militants. Elle appelle à entremêler l'action « revendicative », « performative » – l'action concrète qui préfigure le monde de demain – et « offensive », en s'inspirant de Rosa Luxemburg, qui nous incitait au cœur de l'action militante à « jeter un œil à ces immenses nuages argentés et au paisible océan bleu dans lequel ils nagent ». « Océan bleu » qui est aujourd'hui surtout sillonné d'avions... notamment ceux qui transportent l'auteur voir les pauvres en Inde, au Rojava ou encore en Amérique latine... Voilà qui est tout de suite moins romantique ! D. B. Corinne Morel Darleux, *Alors nous irons trouver la beauté ailleurs*, Libertalia, 2023 (163 pages, 10 euros).

Contre le scientisme

Sciences critiques, site internet de critique des technosciences né en 2015, se lance dans l'auto-édition de brochures en papier. Nous qui détestons les écrans omniprésents ne pouvons que saluer cette initiative ! Leur collection « Bonnes feuilles » publie des articles concis, mis en valeur par une couverture illustrée de qualité. Trois numéros ont été publiés. Dans *La Technologisation de la vie. Du mythe à la réalité*, le rédacteur en chef de Sciences critiques Anthony Laurent propose une synthèse des nuisances provoquées par la numérisation de l'existence. Dans *La Guerre des mondes*, il insiste sur la centralité d'un clivage politique entre défenseurs d'un monde vivant et fanatiques du Progrès, « artisans d'un monde-cyborg ». Clivage qui s'est particulièrement révélé dans l'acceptation ou non de la gestion techno-autoritaire du Covid, celle-ci ayant accéléré l'emprise numérique au détriment de la liberté. Enfin, dans *Pourquoi et comment être critique de science ?*, Jacques Testart pointe la nécessité de remettre en cause les activités scientifiques et leurs conséquences : moteur de la course à la puissance, la science n'a rien d'une activité neutre et désintéressée. Qu'on se le dise, d'autres numéros sont en préparation. P. T. Ces brochures (dont le coût de revient est de 5 euros) sont à prix libre. Elles peuvent être commandées sur le site internet de Sciences critiques ou par l'envoi d'un chèque ou d'espèces à l'adresse postale 1 allée Jean Giraudoux, 78420 Carrières-sur-Seine.

Antinucléaire

« Sortir du nucléaire, c'est finalement accepter le grand retour de la limite, c'est refuser les balivernes selon lesquelles nous consommerons toujours plus d'énergie, c'est faire sienne la phrase d'Albert Camus : "Un homme, ça s'empêche." La sobriété ne réglera évidemment pas tous nos problèmes, mais elle est indispensable pour quitter l'ère du rien matérialiste. » Dans *Énergie nucléaire, on arrête tout et on réfléchit !*, Stéphen Kerckhove réalise un travail de synthèse salutaire et limpide dans un contexte médiatique où Jean-Marc Jancovici diffuse son venin nucléocrate au nom même de la décrois-

faire croire que la France est dirigée d'une main de fer par une poignée d'écologistes ignorants et dogmatiques. » À lire et faire circuler pour réinformer. V. C. Stéphen Kerckhove, *Énergie nucléaire, on arrête tout et on réfléchit !*, Rue de l'échiquier, 2023 (112 pages, 13,90 euros).

Pétrochimie

« La pétrochimie reste un angle mort de la lutte écologique, souvent focalisée sur le réchauffement climatique. Les produits chimiques ont été et sont toujours très utiles à l'innovation technologique, y compris en médecine, et sont indissociables de notre mode de vie et de notre confort. C'est bien cette notion de confort qui est en jeu ici. À quoi sommes-nous prêts à renoncer, pour notre santé et celle des autres ? » C'est la question que pose le médecin Mélanie Popoff dans son livre *Perturbateurs endocriniens, on arrête tout et on réfléchit !*. Car ce ne sont pas seulement les changements climatiques et l'épuisement des ressources naturelles qui ont pour cause « la démesure illimitée du capitalisme néolibéral guidé par le profit et la croissance », mais aussi le bain de polluants dans lequel nous baignons : « Aujourd'hui, le constat est sans appel : notre Terre est de plastique, notre ciel de fumée et nos corps empoisonnés. » La cofondatrice de l'Alliance santé planétaire en dresse un tableau sanitaire, passé et présent, dramatique. Un seul exemple : la concentration de spermatozoïdes dans le sperme a décliné de plus de 50 % en 40 ans. Faut-il alors appeler l'Union européenne à notre secours, comme nous y adjure l'écologie officielle ? « La transition chimique telle qu'elle est proposée par le European Green Deal (Pacte vert pour l'Europe), avec des mesures fondées sur la substitution chimique, ne fait que rajouter des molécules aux molécules et ne réglera pas le problème de la pollution chimique », observe l'auteur. La raison ? « Derrière chaque eurodéputé, un lobbyiste. » Mélanie Popoff nous enjoint donc à une « sobriété d'exposition chimique » passant par des actions individuelles et des mesures politiques. Sur ce sujet aussi important et pas assez traité, on pardonnera les propos insistants sur la stratégie régressive du « care », dénoncée dans nos pages*, car l'ensemble est de salubrité publique ! V. C. Mélanie Popoff, *Perturbateurs endocriniens, on arrête tout et on réfléchit !*, Rue de l'échiquier, 2023 (144 pages, 13,90 euros). * Big Mother veille sur vous », *La Décroissance*, n° 203, octobre 2023.

Penseur paresseux

Horreur, malheur et damnation, la Génération farniente est là. C'est le cri de détresse et le titre du nouvel essai du néolibéral médiatique Pascal Perri. Cette « nouvelle gauche antiactionnaires veut non seulement frapper l'investissement en capital, ce qu'elle appelle « la rente de l'argent facile », elle veut aussi organiser la décroissance de la production », s'alarme-t-il. Cela alors que « la séquence dans laquelle nous sommes collectivement engagés oppose deux visions de l'avenir. D'un côté, un courant encore très minoritaire mais émergent, celui de la décroissance ; de l'autre, le courant majoritaire, y compris à l'échelle du monde, engagé dans une course à la productivité, favorable à l'allongement du temps de travail... Diable ! » Le mouvement critique du travail qui sert de philosophie aux décroissants et aux écologistes d'aujourd'hui vise en réalité à abattre le capitalisme. Le travail est le carburant du capitalisme, estiment les activistes d'inspiration libertaire que l'on retrouve dans les combats anti-réserves d'eau, anti-aéroport à Notre-Dame-des-Landes, anti-OGM, anti-croissance... » Ça fait peur ! Le chroniqueur vu à la télé nous assure qu'« [Ivan] Illich figure au bréviaire de l'écologie politique ». On aimerait le croire... Faut-il répondre une nouvelle fois ici ? Non, c'était juste l'occasion de rigoler et de se détendre. V. C. Pascal Perri, *Génération farniente. Pourquoi tant de Français ont perdu le goût du travail*, L'Archipel, 2023 (256 pages, 20 euros).

LA DÉCROISSANCE PEUT-ELLE

Louis Leprince-Ringuet, polytechnicien commissaire à l'énergie atomique de 1951 à 1971, affirmait que les scientifiques comme lui avaient plus contribué à l'émancipation des femmes que le MLF : « Grâce au développement de l'électricité, des moteurs, des cycles thermo-dynamiques pour les réfrigérateurs et les congélateurs, de la technologie des basses températures pour le transport des marchandises et pour leur conservation, de la chimie, de la houille pour le gaz, des grands barrages et des techniques de forage de puits de pétrole pour l'obtention du courant ». On pourrait sourire de cette prétention, digne du slogan publicitaire « Moulinex libère la femme ». Mais n'y a-t-il pas une part de vérité ? Si les conditions matérielles d'existence sont si confortables aujourd'hui, au point que les besoins de base peuvent être satisfaits sans effort, c'est évidemment grâce à une immense infrastructure technique. Chacun dispose au quotidien de machines et d'une multitude d'esclaves énergétiques. Dans une situation de raréfaction des ressources, de contraction économique, de baisse du niveau de vie et de dégradation de notre milieu, l'égalité hommes-femmes risque-t-elle d'être remise en cause ? Comment lier décroissance et féminisme ?

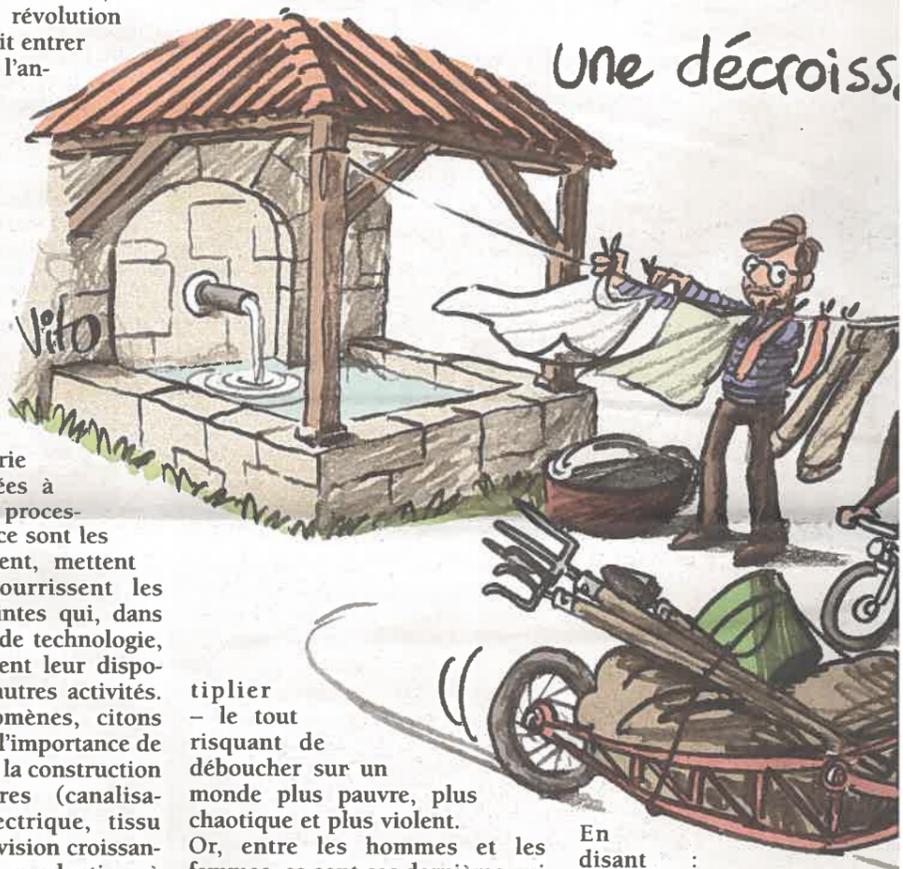
(* Louis Leprince-Ringuet, *Le Grand Merdier ou l'espoir pour demain ?*, Flammarion, 1978.)

Véra Nikolski : La citation de Leprince-Ringuet fait sourire – ou choquer – car nous sommes habitués à considérer que l'émancipation des femmes serait due avant tout à la victoire des idées et des luttes féministes. Or, pour émerger et l'emporter, celles-ci avaient besoin d'un ensemble de conditions matérielles, technologiques et économiques initiées, en Occident, par la révolution industrielle qui fait entrer l'humanité dans l'anthropocène.

Si l'anthropocène permet, pour la première fois de l'histoire, d'impulser le mouvement d'émancipation, c'est parce qu'il est le vecteur de plusieurs phénomènes conjoints qui libèrent progressivement les femmes d'une série de contraintes liées à leur rôle dans le processus reproductif – ce sont les femmes qui portent, mettent au monde et nourrissent les enfants –, contraintes qui, dans un monde dénué de technologie, affectaient fortement leur disponibilité pour les autres activités. Parmi ces phénomènes, citons l'effondrement de l'importance de la force physique ; la construction des infrastructures (canalisations, réseau électrique, tissu commercial), la division croissante du travail et la production, à l'échelle industrielle, de biens d'équipement ménagers, qui permettent aux femmes d'économiser un temps considérable jadis dépensé pour tout travail domestique ; l'avènement du mode de production capitaliste, qui a besoin de main-d'œuvre féminine ; le progrès médical, qui permet de réduire le nombre d'enfants par femme, car les enfants arrêtaient de mourir en bas âge grâce à l'asepsie, à la pasteurisation, aux vaccins et aux antibiotiques ; enfin, la socialisation de la garde d'enfants et celle de la vieillesse (retraites), qui rend l'investissement dans les enfants optionnel. Moulinex qui libère la femme n'est, on le voit, qu'une toute petite partie émergée de l'iceberg.

Sans être une cause mécanique de l'émancipation, cette base matérielle en constitue une condition fondamentale de possibilité. Une fois qu'elle existe, l'égalité devient possible, et donc pensable ; mais enlevez-la, et aucune égalité ne peut prospérer. Plus on s'éloigne du monde pré-industriel et plus on oublie à quel point nos conditions matérielles d'existence sont exceptionnelles au regard de toute l'histoire passée. Ironiquement, cet oubli culmine au moment où le matériel est sur le point de nous revenir en pleine face. En effet, notre civilisation thermo-industrielle

risque d'être ébranlée par le télescopage de plusieurs crises : la crise des ressources, qui va déstabiliser une économie basée sur l'exploitation massive des matières premières et le transport ; la crise climatique, qui va altérer la productivité agricole et les processus industriels ; les crises sanitaires, qui vont se mul-



tiplier – le tout risquant de déboucher sur un monde plus pauvre, plus chaotique et plus violent. Or, entre les hommes et les femmes, ce sont ces dernières qui ont le plus à perdre d'une remise en cause de notre monde matériel. Les néoféministes, qui se concentrent sur les droits et les mentalités, oublient de se demander ce que deviendront ces droits dans un monde où les conditions qui les rendent possibles ne sont plus réunies. Les écologistes « décroissants » font la même erreur lorsqu'ils imaginent une transition épanouissante, porteuse d'un surplus d'émancipation. Dans un monde en contraction, toutes les conditions qui ont permis aux femmes de se débarrasser des contraintes qui pesaient jadis sur elles seront fragilisées – ou disparaîtront, selon la gravité du scénario.

Il ne s'agit toutefois pas de céder au fatalisme : entre un effondrement, qui signifierait un recul massif de la condition féminine, et une dégradation limitée, qui permettrait d'en sauver l'essentiel, il y a une marge qu'il nous appartient d'investir en travaillant à contrôler et à outiller la transformation du monde. Autrement dit, il s'agit d'allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté ; tant qu'on ne s'y résoudra pas, on se complaira dans la pensée magique.

Jeanne Burgart Goutal : En étudiant les pensées et les actions militantes des écoféministes, j'ai pu constater qu'elles étaient déjà

Véra Nikolski a écrit l'essai *Les vraies raisons de l'émancipation des femmes, les vrais dangers qui la menacent* (Fayard, 2023).

Jeanne Burgart Goutal, agrégée de philosophie, a écrit *Être écoféministe. Théories et pratiques* (L'échappée, Prix de la Fondation de l'écologie), et *ReSisters* (Tanà, 2022). Annie Gouilleux a traduit plusieurs textes de Lewis Mumford (notamment *Le Mythe de la machine*, aux éditions de la Décroissance), l'ouvrage de Maria Mies et Vibeke Bennholdt-Thomsen, *La Substitution. Une perspective écoféministe* (Lentueur, 2022).

confrontées dans les années 1980 à cette idée selon laquelle l'émancipation des femmes se faisait à la croissance économique, la consommation, l'électroménager... cours selon lequel la consommation et la technologie rendent la femme déjà présente dans les Trente Glorieuses. Les écoféministes ont cherché à répondre en partant d'un point de vue politique de convergence des

Une décroissance

En disant : « Même si l'on admet que ce postulat soit vrai, que l'émancipation des femmes soit permise par le progrès technique ; alors qu'est-ce qu'on fait de ce qu'il faut choisir entre femme et écologie ? » Ce n'est pas seulement un dilemme insoluble pour celles qui tenaient autant aux deux, mais aussi un défi que les écoféministes ont recherché un féminisme qui s'appuierait pas sur des technologies trop prédatrices de l'environnement et une écologie qui ne nous ferait retomber dans une répartition do-naturelle des rôles entre hommes et femmes.

Il ne faut pas interpréter l'écologie avec naïveté. Elles constatent que les enjeux écologiques et les enjeux féministes peuvent entrer en conflit. Mais elles cherchent une manière de les concilier. Ce qui pose de les repenser. Oui, en utilisant des innovations techniques améliorées la condition des femmes ; les écoféministes portent une attention de la technique et ont une analyse en termes de rapports sociaux. Par exemple, elles rappellent qu'il ne faut pas que les femmes et les robots soient capables de faire le ménage et la cuisine ! L'émancipation ne passe pas par elles par les machines ; elle nécessite de repenser collectivement l'organisation privée et publique des rapports hommes-femmes, pour parvenir à une répartition du travail juste, plus équitable, dans la sphère domestique comme dans la sphère professionnelle.